

Le cri et la faim

Nicolas Paquet

Volume 4, numéro 1, 2022

Alimentation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1095180ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1095180ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La chambre blanche

ISSN

2562-3222 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paquet, N. (2022). Le cri et la faim. *Écosystème*, 4(1), 32–37.
<https://doi.org/10.7202/1095180ar>



Nicolas Paquet

Biographie

Cinéaste indépendant, Nicolas Paquet réalise en 2011 son premier long métrage documentaire intitulé *La règle d'or*. Ont suivi le long métrage *Ceux comme la terre* et le court métrage *Les sucriers*, présentés dans de nombreux festivals au Canada et à l'étranger. En 2017, il lance *Esprit de cantine*, sélectionné notamment aux Rencontres internationales du documentaire. Son plus récent film, *L'acte de la beauté*, plonge le spectateur dans la pensée du paysan et philosophe Jean Bédard. Par ses créations, il propose une mise en images des réalités rurales fondée sur une recherche de sincérité. Il construit un lieu de parole pour les résistants du quotidien.

Détenteur d'une maîtrise en philosophie politique sur la question de la résurgence indigène, il met en images ses réflexions et questionnements sur la communauté, le territoire rural, la perte et l'injustice. Il est cofondateur de franC doc, une maison de production ancrée dans le Bas-Saint-Laurent depuis 2003. Il a notamment produit les documentaires *Verdoyant pure laine* (2005) et *A beau venir qui part de loin* (2009).

Nicolas Paquet est un des fondateurs du ciné-club Projections Cinédit. Il a participé activement au développement de l'École des métiers du cinéma et de la vidéo du Cégep de Rivière-du-Loup. Il a été membre du comité de mise sur pied du Festival « Vues dans la tête de », premier festival de films de Rivière-du-Loup. Il a été membre des conseils d'administration de plusieurs organismes qui militent pour la vitalité et l'avenir du cinéma documentaire (Documentaristes du Canada, Observatoire du documentaire, Conseil québécois des arts médiatiques, les Films du 3 mars, Paraloeil).

Le cri et la faim

Filmographie documentaire

L'acte de la beauté — 2022 – 69 minutes

Chronique du bout de mon rang — 2020 – 11 minutes

Buttes — 2020 – 3 minutes

Chef.fe. s de brousse — 2019 – 70 minutes

Esprit de cantine — 2017 – 78 minutes

Les sucriers – 2016 - 15 minutes

Ceux comme la terre — 2014 - 73 minutes

La règle d'or — 2011 - 75 minutes

L'âme d'un lieu — 2009 - 30 minutes

L'art est un cri. Le cri de celui qui a vu un danger et qui souhaite avertir le spectateur. Cette paraphrase de l'écrivain Jean Bédard définit le point de départ, l'élan de toute création « engagée ». Celle où l'artiste dépose son regard sur la société et ceux qui la forment pour émettre un point de vue, jeter dans le monde son angoisse, ses réflexions, son espérance. Tout type de pratiques offre la possibilité de cette prise de position, que ce soit avec aplomb, ou encore par soupçons. De la peinture de Marc Séguin aux chorégraphies de Mélanie Demers, en passant par les romans de Biz et Naomi Fontaine, l'art s'exprime « dans » le monde.

Je suis cinéaste, documentariste, habitant dans la ruralité et animé par le désir de dire. Détenteur d'une maîtrise en philosophie politique, j'ai, pendant mes études, lu les auteurs autochtones qui ont mis sur papier les principes de la résurgence indigène (« Indigenous Resurgence » est le terme que ces penseurs utilisent), dont il sera question ici. Je ne me considère ni expert ni représentant de quoi que ce soit. Comme créateur de films documentaires, j'ai par définition ce « point de vue », et c'est ma réflexion sur le rôle de l'artiste, en ce début de décennie, que j'expose dans les mots qui suivent.

Pallier l'insuffisance scientifique

L'artiste fabrique avec intelligence, intuition et beaucoup de remises en question, l'œuvre destinée à la rencontre d'un public, visé ou pas. Dans les décisions qui sont liées directement au processus créatif, toutefois, rien n'est laissé au hasard. Ainsi, chaque geste choisi participe à cette émission d'une vision du monde. Il n'est pas futile qu'un personnage mange des crevettes nordiques, plutôt que des crevettes tigrées thaïlandaises. Une sélection banale entre deux options devient significative. Ces touches de « locales » et éthiques, si elles peuvent être subtiles, nourrissent un courant qui peut entraîner avec lui de nouvelles mentalités et semer des habitudes différentes. L'art devient le terrain fertile pour engager le public dans une transformation que j'expliquerai plus bas.

Mais pourquoi inscrire l'alimentation au sein d'un corpus, aujourd'hui en 2021 ? Il semble clair que les artistes, comme tout.e citoyen.ne, doivent prendre part, en paroles et en actes, au nécessaire changement social et individuel qui seul viendra freiner le train dans sa course vers le ravin et notre perte (petite référence ici au film *Train en folie* de Cordell Barker). Continuer à nous empiffrer (gaver ?) dans le wagon des privilégiés, en espérant que le chef de train trouve un frein miraculeux, serait naïf et irresponsable. Il est de la responsabilité des créateurs de participer au discours public et politique afin de modifier le temps présent par le contact artistique. Le « discours artistique » s'inscrit dans une approche esthétique qui lui est propre, mais dont les codes ont été repris par les mécaniques marchandes du marketing et de la publicité. Comme le souligne le philosophe Alain Deneault, par leur maîtrise des techniques et du langage esthétique, les artistes sont les mieux placés pour riposter à l'envahissement capitaliste de notre quotidien, et critiquer les visées et gestes des multinationales et empires commerciaux qui souhaitent « guider » nos comportements, sans

mettre en perspective le risque de nuire au bien-être commun de l'humanité. « L'art est même en mesure de menacer le régime établi. Mon hypothèse est que les artistes sont les mieux à même d'indiquer que le roi est nu [...] Parce que le pouvoir institué [des gestionnaires et des oligarques] doit aux arts ses modalités pour régner et séduire », ajoute l'auteur de *l'Économie esthétique*. « Il y a constamment une mise en scène à l'œuvre dans le discours capitaliste qui montre les ayants droit, c'est-à-dire les multimilliardaires qui émergent du régime, pour nous dire que ceux-ci sont légitimes, brillants et méritants. Il y a une esthétique pour nous faire "croire" en ce régime ». Il y a une appropriation par les stratèges capitalistes des techniques qui permettent de « rendre beau ». Beau au sens de bien, de correct, agréable et/ou légitime. Il faut donc répliquer par la beauté.

Cette beauté prend parfois des visages déroutants. Denis Villeneuve l'a bien démontré dans le court métrage *Next Floor*. Ce portrait social à travers lequel des gens que l'on peut penser bien nantis engouffrent des montagnes de victuailles, entraînant ainsi progressivement leur chute, d'étage en étage, sonne l'alerte d'un monde où le mode de vie consumériste signifiera bientôt une multiplication des crises et des injustices. Tout comme le cinéaste de *Dune*, notre rôle d'artiste, à la lumière des réalités actuelles, revêt une nouvelle urgence et doit intégrer les problèmes et surtout les solutions dans la démarche de création et ce, mieux que ne l'a fait le discours scientifique.

« Face à ce qu'il faut bien décrire comme l'échec des discours en faveur de l'action écologique basés sur une compilation de données alarmantes concernant l'état de la planète et de ses écosystèmes, il apparaît aujourd'hui nécessaire pour la pensée écologique de s'incarner dans d'autres formes de discours et de pratiques. Parmi ces dernières, le levier des arts est fréquemment évoqué pour pallier les insuffisances d'une science écologique jugée trop froide. » Rémi Beau, *Plastik*, Nr 09. 14 septembre 2020

L'art est interpellé pour compléter, voir surpasser la voie scientifique dont les communications abstraites et peu incarnées n'arrivent pas à toucher le grand nombre. L'avalanche de données sur le réchauffement climatique à venir, tout comme les milliers d'images de catastrophes écologiques qui se produisent « ailleurs », n'empêche pas les citoyen.ne.s de continuer à remplir les poubelles de matières recyclables et d'objets à cycle de vie très court. Il suffit d'ouvrir le couvercle d'à peu près n'importe quel grand conteneur de déchets pour en faire le constat.

Art et alimentation : faire œuvre utile

Si nous pouvons souhaiter l'émergence d'un « complot », ce serait qu'une vague de créateurs s'emploient à saupoudrer légèrement ou badigeonner généreusement la bouffe éthique et transformatrice dans les romans, les photos, les vidéos, les chorégraphies peut-être aussi, comme une invitation à l'une des voies salvatrices des plus quotidiennes — et donc avec un impact réel et répétitif — et les plus accessibles. Bien que les gestes à prendre ou modifier

soient de plusieurs ordres — transports à moindre impact, loisirs peu ou pas polluants, dé-consommation de ce qui est futile ou superflu, etc. — l'alimentation constitue l'habitude que l'on ne peut ni éviter ni transgresser, sans risque à court ou long terme. Dans cette invitation que lanceraient les artistes à une révolution par la base, 3 fois par jour, tous ceux qui ne se trouvent pris en situations financières précaires les obligeant à se nourrir du moins cher qui rime souvent avec moins éthique, pourront prendre part en cheminant entre l'artisan maraîcher, l'épicerie, la forêt, la rivière, le lac et le marché public.

Christian Bobin a écrit dans *La folle allure* : « Le besoin de créer est dans l'âme, comme le besoin de manger est dans le corps. » Cette dichotomie est à mes yeux trompeuse, et il faut ramener l'alimentation elle aussi dans l'esprit et le cœur. L'art conjugue à merveille ce rapport entre le physiologique et le psychologique. Tout comme le spectateur prend corps avec l'œuvre qu'il regarde, écoute ou touche, le mangeur ingère une recette d'émotions stimulées par le rapport à la matière qui se trouve dans son assiette. Il construit à chaque repas un rapport au monde qui l'entoure, et les concepts qui peuplent son esprit et sa culture s'en trouvent affectés. C'est ce que l'on peut mieux comprendre en tournant notre regard vers d'autres paradigmes, moins connus, tels que ceux de certains auteurs autochtones.

Résistance et transformation : l'art comme élan

Face à la crise climatique actuelle, la pensée du mohawk originaire de Kahnawake Taiaiake Alfred et d'autres penseurs autochtones tels que Leanne Betasamosake Simpson offrent une perspective pertinente pour voir autrement les comportements possibles et pertinents. C'est plus particulièrement l'accent mis sur le retour à une alimentation traditionnelle, un des « mantras » de la résurgence indigène¹, qui motive cette intégration de ce que nous mangeons dans les démarches artistiques. Le geste du quotidien, celui de s'alimenter, fait partie intégrante de la « praxis transformatrice », par laquelle se modifie à la fois l'image que les individus ont d'eux-mêmes et les modes de vies en communauté.

Cette transformation passerait d'abord, par des gestes perçus comme anodins. Le simple fait de « marcher sur le territoire » peut devenir un acte de liberté, une façon de renouer avec la terre habitée. La résurgence indigène constitue un mouvement de résistance, résistance face aux effets systémiques de la relation coloniale entre les communautés autochtones et le gouvernement. Résistance également face à l'impact de l'hégémonie capitaliste, aux invasions néolibérales aux cœurs des terres et des modes de vie autochtones. C'est par cet aspect militant que la réflexion d'Alfred peut interpeller tout autant les gestes de tous les citoyens, et notamment les artistes.

Là où Alfred présente un discours « écologiste » nouveau qui laisse place à une participation

¹ Depuis une vingtaine d'années, le courant de pensées de la résurgence indigène a été développé par un nombre grandissant d'auteurs et de philosophes des Premières Nations. Conceptualisé d'abord par Alfred, le paradigme de la résurgence indigène confronte les impacts de la relation de domination coloniale par une approche de type « from below », c'est-à-dire un *empowerment* à l'intérieur même des individus et communautés. En d'autres termes, Alfred appelle les autochtones à tourner le dos à l'État colonisateur et à s'inspirer du passé afin de retrouver la fierté et le pouvoir nécessaires à la guérison des effets toujours tangibles de ce contexte persistant de domination qui caractérise notre pays.

des arts, c'est par la mise au premier plan de l'importance de changer les perceptions que les individus ont d'eux-mêmes. Cultiver ses propres légumes, par exemple, doit entraîner une fierté, un sentiment positif dû à cette résistance face à la consommation de produits aux profits de ceux qui ont accaparé notre menu quotidien. L'affect joue un rôle de premier ordre, aussi sinon plus grand que le geste lui-même et ses impacts sur la nature. Il ne s'agit ni de réagir face aux effrayants changements climatiques ni de calculer son impact au gramme près d'émission de carbone. L'acte de manger entraîne une transformation positive individuelle. De plus, elle permet parfois, par exemple par la cueillette — champignon, petits fruits, et autres aliments sauvages — et une reconnexion avec la nature. Cette relation avec l'environnement naturel, doublée de la fierté d'être autonome, offre des bases plus solides que les arguments techniques et scientifiques moins susceptibles de modifier les modes de vie de façon durable.

Ainsi, la force et la portée de l'acte de manger justifient son inscription au sein de divers mouvements artistiques actuels. Cette « mise en art » de l'alimentation, en images, sons, couleurs et autres, a le potentiel de motiver le public par son caractère esthétique, et non moralisateur et accusateur. Il est beau comme il est positif.

Et le changement passera entre autres, nécessairement, par le ventre et la beauté. Notre appréciation de la nature, de sa générosité, devient plus que jamais une puissance évocatrice qui s'épanouit à travers sa mise en forme artistique. Si la peinture a appuyé le mouvement de préservation de la nature des États-Unis à la fin du XIX siècle, donnant à voir des étendues inaccessibles à un grand nombre, les créateurs de ce début de millénaire inciteront à faire le saut vers l'environnement au-delà de l'étalement urbain. Combinées à un rapprochement et une multiplication des lieux de culture partout sur le territoire, les créations ont le pouvoir de faire fleurir l'amour nécessaire à l'élan écologique. La peur, très présente dans les médias, et l'appel par la négative, n'ont pas porté fruit. Tout comme l'ours polaire sur sa flottante petite banquise ne convainc pas au point de véritablement propulser le changement, il ne suffira pas de « montrer » le danger, il faut proposer des solutions, des avenues réalistes. Car qui peut réellement sauver cet ours ? Qui a le pouvoir de mettre fin à la déforestation de l'Amazonie ? Est-ce que créer une œuvre qui dévoile des tonnes de denrées périmées jetées par les supermarchés nous donnera une envie d'agir ? Je ne pense pas. C'est en créant des sentiers dans les parcs nationaux que l'on a « appris » à des millions de personnes à aimer la nature, et non pas en leur expliquant à force d'arguments scientifiques que ces lieux constituent le refuge de telle plante rare. Il s'agit donc de défricher dans la beauté, pour moins déboiser la planète.

Référence

Train en folie, Cordell Barker, ONF, 2009 - https://www.nfb.ca/film/train_en_folie/

Next Floor, Denis Villeneuve, PHI, 2008 - <http://films.phi-centre.com/en/nextfloor/>

Une esthétique du soin environnemental pour cultiver la légèreté, Rémi Beau

Plastik, Nr 09. 14 septembre 2020 - <https://plastik.univ-paris1.fr/une-esthetique-du-soin-environnemental-pour-cultiver-la-legerete/>

La folle allure, Christian Bobin, 1997, Gallimard, France